Le monument a fait peau neuve : splendeur retrouvée ou trahison?

Autor(en): **Guex, François**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **NIKE-Bulletin**

Band (Jahr): **23 (2008)**

Heft 6

PDF erstellt am: **18.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-727190

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Le monument a fait peau neuve – splendeur retrouvée ou trahison?

Par François Guex

C'était en cinquième primaire. On lisait des petits textes dans différents dialectes alémaniques pour découvrir la diversité de notre pays. L'exemple haut-valaisan racontait l'histoire d'un vieux paysan à qui le curé demandait pourquoi il ne s'arrêtait plus pour prier en passant devant le crucifix, à l'entrée du village, pourtant refait à grand frais. «C'est parce que – le nouveau Christ, je l'ai connu comme cerisier», répondit le vieillard.

Cette anecdote dit beaucoup sur l'importance, pour qui le regarde, de l'authenticité dans la perception du bien culturel. Le remplacement d'une vieille statue par une neuve en est l'exemple le plus frappant. Mais lorsqu'il s'agit d'un bâtiment, quelles réfections, quels remplacements sont possibles sans compromettre l'authenticité et la valeur patrimoniale de l'objet? Il n'y a pas de restauration achevée sans que les discours de circonstance et les comptes rendus dans les médias se félicitent de l'éclat d'antan retrouvé lorsqu'un édifice vient de faire «peau neuve». Honni soit le trouble-fête qui regrette la patine, les taches de vieillesse et les lichens sur une façade plusieurs fois centenaire. Ce n'est quand même pas pour rien qu'on a monté l'échafaudage, et puis, maintenant on ne va plus s'en occuper avant trente ans!

Où commence la sacralisation de l'objet?

Essayons de nuancer. Il y a, certes, des revêtements, des pellicules couvrant les surfaces les plus diverses qu'il convient d'appeler des couches d'usure. Le renouvellement régulier et répété de telles couches de peinture, de vernis, de badigeon s'inscrit dans une tradition artisanale ancestrale. Ces mesures sont en général admises par tous les partenaires de la conservation des biens culturels.

Les avis sont divergents lorsqu'il est par exemple question d'un crépi qui ne présente plus de surface d'origine, plus de trace de la truelle du maçon qui l'a appliqué mais que sa pâte de mortier érodée et délavée. Un tel crépi, faut-il le remplacer pour redonner au monument ce qu'on pense être sa vraie expression – donc un crépi à la chaux, lissé à la truelle, badigeonné al fresco dans les règles de l'art – ou faut-il le couvrir d'une nouvelle couche d'usure ou encore, faut-il le figer en l'état, grâce à la panoplie des moyens à disposition des conservateurs-restaurateurs? Sous quelle forme la surface du monument doit-elle être transmise à la postérité pour être un témoin de l'histoire? Est-ce que la réfection d'un revêtement, effectuée à des intervalles réguliers selon les anciennes techniques artisanales, ne représente-t-elle pas une

Fribourg, cathédrale St-Nicolas, contrefort du clocher (pied-droit sud du portail principal). Au-dessus du socle et de la première assise datant du XIXe et du XXe siècles, la maçonnerie du XIVe siècle: à gauche la face ouest refaite à neuf au XXe siècle, avec des joints en ciment, à droite la face sud après hydrogommage et jointoiement en 2008.

valeur patrimoniale sui generis tout aussi digne du monument que les soins intensifs apportés à des lambeaux de mortier altéré? Il n'y a pas de pratique communément admise en la matière, pas de recette à donner, sinon l'exigence permanente de réfléchir ses choix.

Le pièces de bois de remplacement

Les problèmes se posent d'une autre manière pour des matériaux qui ne s'appliquent pas en couche plus ou moins mince. Lorsqu'il s'agit des bois de construction et de la pierre de taille, c'est la surface même de ces matériaux massifs et porteurs qui est en jeu, des surfaces qui témoignent de leur mode de production et de leur mise en œuvre.

Des innombrables dessins anciens le montrent: assez généralement, une poutre n'est pas sciée mais taillée à la hache. Elle peut être intégrée dans une construction sous une forme relativement brute ou encore être traitée de façon plus élaborée à l'aide de différents haches et rabots. Que faire lorsqu'il faut remplacer tout ou partie d'une telle poutre? De nos jours, les poutres sortent de scierie, avec des traces de scie. La solution la plus franche, la plus «honnête», évitant le faux-vieux tant décrié, serait donc de les utiliser telles quelles. Ou faudrait-il, dans un souci d'intégration, les rendre un peu plus «rustiques» moyennant quelques coups de hache ou de rabot? Sur les chantiers, on voit de tout. Seulement, la surface obtenue n'est jamais celle due au mode de production même de la pièce de bois. Le geste de l'artisan n'a pas la même finalité, celle de sortir une poutre d'un tronc d'arbre. On ne va plus du grossier vers le plus fin mais on part du soi-disant trop fin vers le plus brut; la trace de l'outil devient exclusivement un élément décoratif. Cela n'est peut-être pas répréhensible en soi. Néanmoins, il serait bien de se demander si les exigences de l'intégration imposent un tel traitement ou si, au contraire, la clarté de l'expression et la recherche de la lisibilité de l'intervention invitent à y renoncer.

Le cas crucial de la pierre de taille

La conservation des façades extérieures en pierre de taille est systématiquement confrontée à la question du traitement approprié. Celui-ci devrait assurer la pérennité de l'objet pour quelques décennies, en conserver l'expression caractéristique, répondre à des attentes esthétiques actuelles et se conformer à des pratiques artisanales traditionnelles. C'est beaucoup demander – et parfois contradictoire.

La production architecturale ancienne, avant l'arrivée de matériaux étrangers par le chemin de fer et puis celle du béton armé, doit son unité dans la diversité à quelques conditions de base, propres à une région: les espèces de bois de construction à disposition, la présence d'argile pour la fabrication de tuiles et de briques et les possibilités offertes par la pierre de taille locale ou régionale – la quelle se prête ou non à réaliser des encadrements de fenêtres? Chaque façade en pierre de taille apparente, qu'il s'agisse de granit, de grès, de molasse ou de calcaire, reflète les conditions de l'extraction du matériau et de son débitage. La hauteur des blocs est déterminée par la strate ou le banc en exploitation dans la carrière, la longueur et la profondeur s'expliquent par des failles géologiques ou par des fissures plus ou moins provoquées par l'extraction. Posés selon leur lit de carrière, les blocs déterminent à leur tour les hauteurs des assisses (les «couches» de pierres). Une pose en délit est possible pour des éléments particuliers, des linteaux et des meneaux monolithes, par exemple. Les six faces de chaque bloc de pierre ou de chaque élément d'encadrements, de chaînes d'angle, de corniches, sont le résultat de plusieurs opérations. Le bloc brut de carrière est d'abord grossièrement équarri, puis le tailleur de pierre définit les plans parallèles en commençant par les arrêts pour travailler finalement les cinq faces déterminantes pour la pose et pour l'aspect extérieur. La forme et les surfaces de chaque bloc sont le résultat d'une réduction parfois importante du volume initial du bloc brut de carrière. Dans les constructions médiévales, la logique du débit de la pierre se reflète sur la face visible des blocs et d'autres éléments, tandis que les bâtiments de l'époque moderne présentent très souvent des finitions au reparoir éliminant presque toutes les traces de la laborieuse fabrication d'un bloc.

De nos jours, les carrières fournissent des blocs sciés et parfaitement lisses. Y appli-

quer une finition signifie donc de parer leur surface de traces d'outil d'un autre temps, dans un but purement esthétique, sans relation avec le mode de fabrication actuel.

Quel état de dégradation?

Les traces d'outils d'origine sont constitutifs de la valeur patrimoniale d'une construction en pierre de taille apparente, de la valeur de témoin de chaque bloc. Une fois la surface d'origine perdue, il reste certes encore le format d'un bloc, sa position dans l'appareillage et la fonction statique qu'il assume. Cependant, dans le cas extrême, sa surface réduite à son expression géologique ne parle plus ou ne parle que des outrages du temps. Lorsque des pans entiers par exemple d'un mur d'enceinte médiéval sont concernés, la simple consolidation en l'état fera probablement rapidement l'unanimité, ne serait-ce pour des raisons financières. Mais quel état de dégradation est-on prêt à accepter sur un bâtiment habité ou servant de lieu de culte? Que faire des corniches et des tablettes de fenêtre aux modénatures émoussées et à moitié tombées? Que faire de ces blocs évidés dont la surface a reculé derrière le mortier des joints? Je me contenterai d'une réponse classique: cela dépend. Oui, cela dépend, mais moins du constat objectif que du regard porté sur l'objet. Reconnaissons-nous un visage de vieillard digne et noble, portant quelques rides, ou s'agit-il d'une figure hideuse et méconnaissable?

La plupart des monuments ne se trouvent heureusement pas dans un état avancé de dégradation. Mais leur peau est-elle encore authentique? Combien de façades n'ont pas été nettoyées, reprises, ravalées ces derniers 150 ans. De nos jours, le ravalement, procédé consistant en une retaille générale des surfaces, n'a pas complètement disparu des prestations des entreprises de taille de pierre. Il s'agit de purger la pierre en surface et d'en dresser le parement, opération suivie d'une finition à l'outil manuel traditionnel. S'il s'agit du ciseau et du reparoir, leur utilisation sur des murs déjà montés est classique. En revanche, l'utilisation du taillant (laie), pour redonner un aspect médiéval à une façade ravalée, est plus que discutable: cet outil est destiné à la fabrication du bloc et non à l'application d'un décor. Et même si chaque geste peut être parfait du point de vue de la technique ancestrale, que reste-t-il de la substance originale et de son vécu – sans parler des problèmes posés par les modénatures réduites de plusieurs côtés, ou alors généreusement remplacées...?

Il est heureux de pouvoir constater une évolution vers la conservation d'un maximum de substance et d'un maximum de surfaces anciennes. D'un côté, les responsables d'une restauration osent à nouveau présenter au public des façades imparfaites, avec des taches et des cicatrices. De l'autre, les outils et les techniques de nettoyage, tel le hydrogommage (projection de «poudre» minérale ou organique par une buse rotative), permettent un dégagement très doux et délicat. Et surtout, de plus en plus nombreux sont les tailleurs de pierre qui renoncent à tailler un maximum de pièces neuves et se lancent dans la conservation de celles portant encore les traces émouvantes de l'outil de leurs prédécesseurs.

La question du traitement de la surface est cruciale: la marge de manœuvre est d'à peine un millimètre.

Fribourg, choeur de l'église de St-Maurice, XIVe siècle; parement partiellement couvert d'un enduit de date incertaine. Quel état final faut-il envisager?

Resümee

In der Wahrnehmung von Kulturgut kommt der Authentizität grosse Bedeutung zu. Welche Ergänzungen und Ausbesserungen sind bei einem Gebäude möglich, ohne seine Echtheit und seinen Denkmalwert als Kulturerbe zu beeinträchtigen? Gewisse Oberflächenbeläge, etwa Anstriche, kann man als Gebrauchsschichten bezeichnen. Ihre Erneuerung ist in der Denkmalpflege prinzipiell akzeptiert. Die Meinungen gehen aber auseinander, wenn es sich beispielsweise um einen Verputz handelt, der keine originale Oberfläche mehr zeigt, keine Spuren der Maurerkelle trägt, mit denen er aufgetragen wurde, sondern lediglich verwitterte Mörtelmasse ist. Soll man ihn nicht nach traditioneller Art ersetzen dürfen? In welcher Form soll die Oberfläche von Kulturgut überliefert werden, um ein gültiges geschichtliches Zeugnis zu sein?

Handelt es sich um Quadersteine, so kommt die Oberfläche des Rohstoffes selber ins Spiel, die durch das Zurichten und Behauen des Blocks geprägt ist. Heute allerdings liefern Steinbrüche gesägte und vollkommen glatte Blöcke. Für das Einsetzen in altes Mauerwerk werden solche Stücke vom Steinmetz überarbeitet. Das bedeutet, die Oberfläche mit den Spuren eines traditionellen Werkzeugs zu schmücken für einen rein ästhetischen Zweck, und ohne Bezug zur Herstellung. Die ursprünglichen Behauspuren tragen entscheidend zum Denkmalwert eines Bauwerks bei. Auch eine stark verwitterte Fassade zeugt noch vom Weg des Bauwerks durch die Geschichte. Aber welches Mass an Verwitterung ist man bereit zu akzeptieren? Das hängt individuell vom Blick auf das jeweilige Objekt ab. Die Mehrheit der Kulturgüter befindet sich nicht in einem fortgeschrittenen Stadium des Verfalls. Aber ist ihre Oberfläche noch authentisch? Wie viele Fassaden wurden in den letzten 150 Jahren nicht gereinigt, überarbeitet und neu behauen. Heute kann man feststellen, dass tendenziell vermehrt eine grösstmögliche Erhaltung alter Oberflächen angestrebt wird. Die Verantwortlichen von Restaurierungen wagen es immer mehr, der Öffentlichkeit historische Fassaden mit ihren Narben und Flecken zu präsentieren.